



MARIE CHAUVET
SIGNE SON DERNIER ROMAN

MARIE VIEUX

Marie Vieux est née le 16 Septembre 1916 à Port-au-Prince d'une mère originaire des Iles Vierges (St. Thomas) et d'un père haïtien. Son roman "**Amour, Colère et Folie**" publié chez Gallimard en 1968 fut étouffé au berceau pour raisons politiques. **Marie Vieux**, acculée, dut interdire la diffusion de son livre; elle s'installa alors à New York.

"**Amour, Colère et Folie**" qui a remporté à titre posthume le **Prix Deschamps 1986** se trouve enfin en librairie dans l'édition originale.

La Maison Henri Deschamps a donc accepté de publier à la place de "**Amour, Colère et Folie**" le dernier roman de Marie Vieux, "**LES RAPACES**", achevé à New York. Ce livre est l'une des premières œuvres dénonciatrices des abus du régime Jean-Claudiste.

Le public est ici informé que toute œuvre de **Marie Chauvet** qui sera rééditée portera désormais le nom de jeune fille de l'écrivain: **MARIE VIEUX**.

Marie est morte en exil à New York le 19 Juin 1973.

AVIS AU PUBLIC

Liste des œuvres de MARIE VIEUX déjà publiées sous le nom de MARIE CHAUVET: "Fille d'Haïti", "La Danse sur le Volcan", "Fonés des Nègres", "Amour, Colère et Folie".

IMPRIMERIE HENRI DESCHAMPS
1986

MARIE VIEUX

LES RAPACES

MARIE VIEUX LES RAPACES

LES RAPACES

MARIE VIEUX

LES RAPACES

Du même auteur:

La Légende des Fleurs (*théâtre*), Editions Deschamps, Pseudonyme Colibri.

Samba (*théâtre*) 1947

Fille d'Haïti (*roman*), Prix de l'Alliance Française, Editions Fasquelle 1954

La Danse sur le Volcan (*roman*), traduit en américain, anglais, hollandais Editions Plon

Fonds des Nègres (*roman*), Prix France-Antilles Deschamps 1960

Amour, Colère et Folie (*roman*), Prix Deschamps 86, Editions Gallimard

Les Rapaces (*roman*), achevé en 1969, Editions Deschamps 1986

Les Fils d'Ogoun (*roman inachevé*)

Malheur à toi, pays dont
le roi est un enfant.

La bible.
(Livre de l'Ecclésiaste)

© Toute reproduction, même partielle de cet ouvrage est interdite. La copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit : photographique, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection des droits d'auteur.

Les chefs ?

Eh bien ils avaient faim

D'argent

Alors pour en tirer profit

Ils ont poussé

Le chat

A manger

Le rat

Les pauvres

A manger

Le chat

La police

A manger

Son prochain

PREMIERE PARTIE

LE CHAT

Le chat ?

Eh bien, il avait faim

De n'importe quoi

Alors, il a mangé

Le rat.

Des milliers de drapeaux claquaient au vent comme des fouets. Cloués par la hampe au toit des édifices, les plus grands étaient les plus bruyants. Des fanions, les plus légers, suspendus à des câbles, se balançaient, sur les rues de la ville. D'ordre de la police, tout était pavoisé, les villas autant que les taudis. Derrière les portes closes, des mères et des veuves qui pleuraient encore leurs fils ou leur époux, crachaient sur le symbole exécré du despote sanguinaire, avant de le hisser au faite de leur maison. Sur les routes, pas âme qui vive : c'était jour de chômage et de deuil national.

Une immense procession suivait le corbillard tapissé de fleurs et de couronnes. Dans la foule rien ne bougeait à part les jambes. Toutes les têtes étaient baissées. Et les bras, croisés. On eût dit un troupeau de moutons se mouvant, lentement, docilement.

Les hauts fonctionnaires de l'Etat et les héritiers présomptifs du pouvoir avaient tout mis en œuvre pour donner aux funérailles du défunt chef, la magnificence d'un événement national et tragique. Jamais roi ou bienfaiteur de l'humanité ne fut accompagné à son dernier asile par autant d'honneurs et d'oraisons funèbres. Il s'agissait de frapper l'attention. Si le chef était mort, son esprit restait vivant. Et la terreur, seule sauvegarde des richesses des privilégiés du pouvoir, devait continuer à régner.

Les musiciens du palais ouvraient le défilé au rythme d'une marche lugubre, scandée par les bottes de l'armée régulière et de la milice. La délégation des écoliers et des étudiants, les représentants du corps diplomatique et des ambassades, encadraient les voitures officielles surchargées de militaires en armes. Le cortège s'arrêta devant l'église. La musique s'interrompit et le canon troua vingt et une fois le silence.

— Soldats ! Garde à vous !

Les armes cliquetèrent et le glas ébranla le clocher de la basilique.

Des centaines de mendiants avaient quitté les abords du marché public où on les avait refoulés, pour s'entasser au coin d'une rue déserte. Quelques-uns malades, infirmes, se traînaient, appuyés sur des bâtons et leurs loques dégageaient une odeur suffocante. L'un d'eux, amputé des jambes et des cuisses, coupé pour ainsi dire à la moitié du corps, le tronc fixé à une natte, sautillait par bonds comme un crapaud.

Un enterrement pareil représentait pour eux un spectacle de choix, et il valait bien mieux risquer d'être malmenés par la patrouille que de ne pouvoir, demain, raconter avec force détails, ce qu'ils avaient vu de leurs yeux. Quoique moins

attrayant qu'un défilé de carnaval où ils se défoulaient en dansant et en hurlant, ils y trouvaient aussi leur compte. Tout ce qui rompt la monotonie de l'existence a le même poids dans la vie des humbles : les noces, les danses religieuses, les combats de coqs, les corvées agricoles et la mort. Tout ce qui les réunit prend allure de fête. Le chef était décédé ! Eh bien, après lui viendrait un autre ! Bon Dieu bon ! Que sa volonté soit faite !

Le cortège disparu, hors de danger, ils parlaient à présent à haute voix et riaient aux plaisanteries de l'homme-crapaud, comme ils appelaient l'infirme cousu par les hardes à sa natte de jonc.

C'est que le bonheur a toujours été vivant dans l'âme de ce peuple. Réduits à leur dernière extrémité, les plus misérables glorifient le Créateur, et leurs chants et leurs danses symbolisent la joie de vivre et la reconnaissance. C'est le miracle de la nature qui les entoure. Des consolations, ils en trouvent partout : dans le ciel si bas qu'il s'appuie, là-haut, sur la tête de ce morne; dans la mer émaillée de couleurs par la marche du soleil. Et la nuit, dans les étoiles qui filent en frôlant de leurs ailes scintillantes la cime des grands palmiers...

— Les chefs montent au pouvoir, expliquait l'homme-crapaud — un vrai orateur qui ne ratait jamais l'occasion de prendre la parole — les chefs montent au pouvoir et, un beau jour, crac ! ils tombent ou ils meurent. Ça, c'est dans leur lot. Tout pays est partagé en lots : en haut, tout en haut, il y a le lot des grands chefs qui font la loi; au milieu, il y a le lot des petits chefs dirigés par les grands et qu'il faut tout de même respecter parce qu'ils peuvent monter en grade; et, tout en bas, il y a nous, les pauvres, les malheureux que tous les chefs, grands et

petits contrôlent et commandent. C'est le bon Dieu qui a fait les choses comme elles sont et jamais personne n'y pourra rien changer.

— Bien parlé, approuva un vieillard tout frissonnant de fièvre et dont les yeux jaunes, larmoiaient, c'est pourquoi nous criions, nous, les pauvres : vive le chef ! quel qu'il soit !

— Ainsi toi, tu vas mourir, reprit l'homme-crapaud, s'adressant au vieillard; eh bien, si tu meurs, on jettera ton corps dans un trou et personne, pas même nous, n'en saura jamais rien.

— En tout cas, dit un tout jeune homme qui brandissait en parlant, un moignon au bout de son bras droit, j'ai bien envie quelquefois de demander au bon Dieu pourquoi il a fait les choses comme elles sont.

— Tu lui demanderas ça quand tu iras vers lui, répondit le vieillard, tu sais ce que ça veut dire ?

— Ce petit bout-de-bras là ! s'exclama une jeune négresse dont les seins pointaient à travers le débraillé du corsage, mais ses jours sont comptés ! Il mourra, c'est sûr, entre deux cuisses de femme.

Tous s'esclaffèrent.

— Quel est l'homme de ce pays qui ne m'envierait pas si jamais ça m'arrivait ? rétorqua le jeune homme au moignon, le bon Dieu m'est témoin qu'il n'y a qu'un moyen sur terre de prouver qu'on est homme. Et désignant l'homme-crapaud : même lui qui n'a qu'une moitié de corps le sait bien !

— Et maintenant, qui va prendre le pouvoir ? plaça sérieusement un paysan entre deux âges dont les vêtements en lam-

beaux témoignaient d'une grande pauvreté. Et poussant le jeune homme au moignon, qui va prendre la place du chef ?

— Tous les mêmes, murmura le vieillard. Aucun d'eux ne changera notre sort.

— On dit dans les mornes, continua le paysan, que tout a été réglé avant la mort du chef. Les rênes du pouvoir, il les a passées aux siens.

— A sa femme ? demanda le jeune homme au moignon, ou à ses enfants ?

— Est-ce qu'on sait ! A tous ensemble. Et puis, je vous répète que tout ça n'a aucune importance.

— L'homme-crapaud leva le doigt.

— Un gendarme m'a dit que c'est le fils qui mènera le pays, déclarait-il d'un air important, nous aurons un jeune chef et à cause de ça toute la jeunesse sera embrigadée.

— Nous allons donc avoir encore plus de gens armés à nos trousses ! J'entrerais bien dans les troupes, moi aussi, mais en coupant la canne, j'ai laissé ma main droite dans un champ.

— Ils font ce qu'ils veulent. Les chefs de ce pays ont tous jours fait tout ce qu'ils ont voulu, mais je crois bien, moi qui suis vieux, n'avoir jamais vu un enfant gouverner ce pays.

— Peut-être que ce sera mieux.

— Rien ne changera. Vous verrez ! Ça fait quatre-vingts ans que je suis sur la terre du bon Dieu. Et rien n'a changé pour nous dans ce pays, depuis quatre-vingts ans.

— Est-ce qu'il est vraiment mort ? demanda le jeune homme au moignon, pris d'une subite inquiétude, peut-être qu'il est au palais et que cet enterrement n'est qu'une plaisanterie !

— Pourquoi ferait-il ça ?

— Pour faire coffrer tous les bourgeois qui n'auront pas suivi son enterrement !

— Même s'il est enfermé dans ce cercueil, plaça alors le vieillard, sentencieusement, même s'il est couché là, la peur aura fait sortir de leur maison tous les bourgeois de ce pays. Ceux qui ont vu disparaître des membres de leur famille comme ceux qui ont été personnellement maltraités. J'en ai vu beaucoup défilés dans ce palais. Ce chef-là, eh bien, il a su comment nous dompter. La preuve : nous mourons de misère. Bon, et alors on nous ordonne : criez, vive le chef ! Et nous tous et les bourgeois avec nous, tout le monde crie : vive le chef !... Regardez ! La messe est finie. Les voilà qui prennent le chemin du cimetière.

L'un des pauvres étendit le bras.

— Un chat ! s'exclama-t-il.

Ce fut aussitôt la ruée.

Le chat se glissa entre leurs jambes, bondit par-dessus la tête de l'homme-crapaud et monta sur un arbre. De là-haut, il attendit le départ des pauvres qui, le poing tendu, pestaient contre lui. Il descendit de l'arbre et marcha en rasant prudemment les murs. Le museau à ras du sol, il chercha quelque trace de nourriture, s'arrêta un instant sous une tonnelle de palmes desséchées, leva la tête comme s'il prenait Dieu à témoin de son malheur, et miaula.

Le ciel avait soudain viré au rouge sous les derniers rayons du soleil. Et des nuages qu'on eût dit éclaboussés de sang, couraient, affolés, chassés par le souffle torride du grand vent de l'Ouest, qui les poussa vers la mer, là où l'astre rutilant, vaincu par la nuit, lentement, s'enfonçait.

Dans le marché désert, les abris de planches et de carton, les tables branlantes et les tréteaux luisaient cirés de crasse. Le chat sauta sur l'une des tables, flaira avec gourmandise des papiers graisseux, hésita, puis se laissa tomber dans une barrique d'ordures.

Là, il gratta, remua, fouilla en vain. Pas une tripe de volaille, pas la moindre trace de suif. Les pauvres avaient déjà pillé la place, à quatre pattes, le nez à terre, comme des bêtes.

Prisonnier de la barrique, le chat tournait en rond sans pouvoir en sortir. Il miaula de rage, prit son élan et s'élança. La barrique se renversant roula avec un grand bruit de ferraille et le chat s'enfuit en boitant, la queue pendante. Des pas derrière lui firent se dresser ses oreilles qui pointèrent comme deux petites cornes noires. Il détala vers un coin embroussaillé où il se tapit jusqu'à ce qu'il fût complètement rassuré. Il marcha alors de chemin en chemin vers les riches quartiers qu'il parcourut pour aller encore plus loin, jusqu'à une petite maison basse, d'une seule pièce, cachée sous une forêt d'arbres. La porte était ouverte. Il entra. Dès les premiers pas, il sentit la présence du rat et ses yeux largement fendus brillèrent comme deux globes phosphorescents d'un bout à l'autre de sa face. Il fit le tour de la pièce en flairant les traces du rat et entra en catimini derrière des planches et des débris de meubles empilés dans un coin. Là, il se mit aux aguets, la tête sur les pattes, la queue en spirale.